L'invention sinueuse d'un objet dérangentant et fuyant : la langue.

Trois témoins singuliers engagés dans ce défi lancé aux philosophes

*Language and Reason : the Response of Three Separate Linguists to a Challenge
Traditionally faced by Philosophers*

Pierre Caussat

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1064>

DOI : [10.4000/praxematique.1064](https://doi.org/10.4000/praxematique.1064)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 3 décembre 2008

Pagination : 31-48

ISBN : 978-2-36781-029-4

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Pierre Caussat, « L'invention sinueuse d'un objet dérangentant et fuyant : la langue. », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 51 | 2008, mis en ligne le 16 décembre 2015, consulté le 29 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1064> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.1064>

L'invention sinueuse d'un objet dérangeant et fuyant : la langue Trois témoins singuliers engagés dans ce défi lancé aux philosophes

C'est de défi, et même d'un peu plus, qu'il s'agit dans les lignes qui suivent. De là un premier bénéfice : l'invitation à rompre avec une exposition seulement linéaire — factuelle, historiographique — du problème qui sera ici en cause. Ce problème a son moment d'émergence, celui où se croisent une réforme de la philosophie — la révolution dite copernicienne de Kant — et l'invention d'un champ de recherches tout à fait neuf : le continent vaste, extensif, des langues inventoriées selon leurs affinités et leurs différences, mais d'abord en raison de leur pluralité. Or cette dernière fait immédiatement problème, et doublement : en réveillant la philosophie du sommeil dogmatique où la plongeaient ses rêveries d'un langage désincarné, et en soumettant le linguiste à l'obligation de se réveiller du sommeil empirique où le maintiendrait un inventaire sans risques des curiosités langagières.

Aussi j'aimerais commencer par un court texte, rencontré un peu par hasard et qui nous met d'emblée dans le vif du sujet, c'est-à-dire du moment (ou de la crise) :

Que devient la philosophie, assiégée, obsédée de découvertes dont l'imprévu fait naître les plus grands doutes sur les vertus et sur les valeurs des idées et des déductions de l'esprit réduit à soi seul et s'attaquant au monde ? Que devient-elle, quand [...] elle se trouve [...] inquiétée et menacée dans ses habitudes les plus anciennes, les plus tenaces (et peut-être les moins regrettables), par les travaux lents et minutieux des philologues et des linguistes ? Que devient : *Je pense*, et que devient : *Je suis* ? Que devient, ou que redevient, ce verbe ÊTRE, qui a fait une si grande carrière dans le vide ? De très subtils artistes

ont tiré de ces syllabes humbles, dont l'évanouissement ou l'usure de leurs premiers sens ont permis l'étrange fortune, un infini de questions et de réponses.
(Valéry, 1957 : 1255)

Qu'est-ce donc qui fait l'intérêt de ces lignes ? C'est, tout d'abord, qu'elles prennent tellement à bras le corps le défi qu'elles le transforment en provocation ; c'est, ensuite, qu'elles émanent d'un non philosophe (non philosophe de profession, cela va sans dire) et que seul un esprit libre, sans adhérence corporative, pouvait oser formuler des questions aussi ravageuses qui ramènent à une affaire de « syllabes » et de « verbe » quelques-unes des propositions doctrinales que la philosophie revendique et dont elle a fait en quelque sorte son blason. Le verbe ici allégué (« être ») ne figurera pas à décharge puisque la philosophie l'a réduit à un signifiant verbal de degré zéro (copule du jugement — *a est b* —), quand elle ne l'a pas simplement converti en substantif (*L'Être*), qui ne vaut que comme révélateur de la Substance (ou Instance) absolue. Le philologue est alors le provocateur par excellence, celui qui dévoile l'envers du décor, le jeu complaisamment monté de « questions » et de « réponses » prodiguées — à l'infini — dans une indifférence souveraine à l'organe qui les instruit et les conduit. Plus encore qu'indifférence ou oubli : effacement et dénégation au cœur même des élocutions les plus exubérantes. Le philologue intente une démythisation radicale et, du coup, le philosophe se trouve mis à nu, réduit au rôle d'artiste à la virtuosité raffinée mais évanescence. Comment peut-on continuer à se dire philosophe après l'entrée en scène du philologue ? La proximité des termes porte en ses flancs une inversion qui pourrait vite se révéler dévastatrice.

Comment s'est-elle produite ? Dans l'impossibilité d'aller aux détails (en fait, en ce court article, et en droit, selon les exigences d'une généalogie fine), le nœud sera tranché de manière cavalière en se donnant deux repères : une proposition sur le concept dans lequel se concentre proprement l'objet de la « philologie » (on s'accordera sans mal sur le concept de « langue » — guillemets destinés à réserver son caractère pour l'heure problématique —) et une hypothèse sur le moment déclencheur quelque peu étalé dans un temps relativement ouvert. Dit de manière abrupte, ce moment peut être figuré par une ellipse, à deux foyers comme il se doit. Le premier (dans le temps) trouve son ancrage dans la polémique engagée par J.G. Hamann contre l'édifice, qu'il

juge artificiel, de la « Critique de la Raison Pure » de Kant. Dans son souci d'en finir avec les hypostases platoniciennes de la raison, Kant n'aurait pas dû manquer le langage en tant que vecteur et porteur de significations relevant de l'homme incarné ; or le langage est le grand absent de cette « critique » qui appelle dès lors une « métacritique » soucieuse de contester le « purisme » d'une raison désincarnée, coupée des essais tentés par la raison humaine au long d'une histoire multiforme. Au purisme de la raison sans langage, mimant étrangement le platonisme, Hamann oppose résolument son inverse : « *Vernunft ist Sprache* » (la raison est langage — traduction sous réserve d'inventaire, comme on le verra bientôt —, voie dans laquelle s'engouffre son contemporain Herder). Simple mot d'ordre pour l'heure ; il sera relayé dans un deuxième temps par l'ample développement de la « philologie », sous la forme de l'« enquête linguistique comparative », poursuivie tout au long du siècle (xix^e), qui fait se confronter les langues dans un entrecroisement tel qu'elles s'interprètent réciproquement, sans ordre préétabli. Multiplicité en droit illimitée, grosse de révisions périlleuses (qu'en est-il alors du Logos unitaire ?).

On tient là les deux foyers qui aimantent la découverte possible de l'objet « langue » ; seulement possible, car cet objet reste à inventer. Il est absent pour l'heure, et deux fois : chez Hamann dont le slogan ne retient proprement que « langage » (la duplicité du signifiant allemand « *Sprache* » n'est pas un mince sujet de débat) ; et dans le champ des linguistes qui ne reconnaissent au fond que des idiomes (*Mundarten*, langues singulières, disséminées, incomparables de par leur comparabilité même). Entre ces deux foyers l'écart peut rester considérable ; et s'il devait le demeurer, rien ne se passerait ; le Logos unitaire dont rêve la philosophie ne serait en rien ébranlé ou inquiété. De cela témoigne l'entreprise kantienne qui, soucieuse de rompre avec les assurances d'une ontologie archétypale, maintient à toutes forces les droits du « pensable » (*das Denkliche*), l'univers des formes catégoriales dont il s'agit de dresser la « grammaire » ; sans doute ces formes n'ont-elles d'efficace qu'en concertation avec la « matière » donnée par la sensibilité ; mais elles s'y prêtent, sans s'y livrer, ce qui compromettrait leur pureté. Grammaire pure, non affectée en retour par les formations auxquelles elle pourrait s'incorporer. Aussi n'y aura-t-il pas d'incarnation ; le « *Denkliche* » (ordre du pensable) ne saurait entrer en jeu avec le « *Sprachliche* » (ordre du dicible), matériel trop disparate dont il use,

et pour cause (il lui faut bien s'exhiber), mais sans se jouer lui-même en ce dernier. Le tournant copernicien n'entraîne pas la fin d'un rapport condescendant de la pensée à ses opérations. Il y faudra une autre révolution, celle qui fait entrer en résonance les deux foyers (langage et idiomes) dont on vient de parler et qui marque très précisément l'invention de la *langue*.

I. Premier acteur (premier témoin, mais décisif) : Wilhelm von Humboldt

Faisant l'économie de son itinéraire personnel, on ira droit aux ruptures qu'il inaugure :

a. une rupture résolue avec le langage, entendu comme

[...] un ensemble de signes conceptuels arbitraires ou tombés dans l'usage de manière contingente, [où] un mot n'a d'autre détermination ou de force que de rappeler un certain objet en dehors de lui, soit présent dans la réalité, soit pensé dans l'esprit, [et dont on admet] qu'il est indifférent dans la pratique de savoir de quelle langue une nation fait usage.
(Humboldt, 1963 : 26)

Ces énoncés, récurrents chez son auteur, ont une valeur paradigmatique forte, car ils signifient la fin de non recevoir donnée au discours « sensualiste » des penseurs dominants du XVIII^e siècle, singulièrement Condillac dont Humboldt lit tous les livres et dont il rencontre les épiques à Paris au cours des deux années (1797-1799) qu'il passe dans cette ville. Mais la version « idéaliste » — au premier chef la « langue formulaire » (*Begriffsschrift*, idéographie) dont Leibniz, et bien avant lui R. Llull, avaient énoncé le principe et jeté les bases — ne change pas fondamentalement la donne. Dans les deux versions, en effet, l'objet en cause, appelons-le langage, est réduit au rôle d'instrument tenu à distance de la pensée qui s'en sert pour manifester les idées qu'elle détient. Il se trouve réduit alors à un « être de raison », forgé par une raison abstraite qui, du coup, peut le manipuler à sa guise en le dotant d'un contenu artificiel constitué de signes arbitraires purement substitutifs et tenant lieu d'objets donnés au préalable (choses ou idées). La raison n'a besoin que de s'entendre avec elle-même pour produire les éléments (signes) dont elle ordonne la distribution pleinement concertée.

b. Avec la « langue dont une nation fait usage », Humboldt invente une tout autre scénographie peuplée d'autres acteurs. C'en est fini du « signe », simple élément de jonction sans épaisseur, et du « langage », ensemble circonscrit et inerte (« masse morte ») ; Humboldt fait écho au projet métacritique de Hamann, mais en entrant dans le vif de l'« objet », c'est-à-dire désormais dans la chair de la langue, incarnée, maintenue vivante et agissante par la nation qui la parle et se parle en elle. Objet informe pour le logicien de stricte obédience, simple idiome (dialecte, patois). Mais objet qui permet de prendre la plus grande distance avec le « langage » des philosophes. C'est un tel objet qu'affronte Humboldt au Pays Basque, en 1800 : idiome singulier, sans attache connue, inaudible pour le voyageur distrait, mais dans lequel s'entendent ceux qui le parlent. Expérience parlante, et donc réseau de significations dans l'échange desquelles s'institue, s'éprouve et se construit un peuple. Singularité extrême et intense, exemplaire en même temps de toutes les autres singularités qui restent à découvrir ; après les Basques, et très vite, viendront les langues d'Amérique, irréductibles et comparables en ce qu'elles sont chacune « langue » de plein exercice, aventure parlante et composant un réseau dont l'ensemble institue un monde à sa manière, monde intercalaire entre celui des phénomènes externes et celui des idées ou des sentiments intérieurs. La réalité individuelle du mot s'inscrit, s'enchâsse dans l'ensemble vivant de la langue qu'il réverbère et construit, dans une interaction continue qui fait d'eux, non pas des « objets » contemplés et manipulés à distance, mais un entrelacs d'opérations où parlant et parlé se tissent ensemble, tout comme les membres d'un être vivant se répondent entre eux en même temps qu'ils co-répondent à l'organisme qui les enveloppe. En toute rigueur, il n'est de langue que s'actualisant dans les actes d'un parler incessamment repris, voire réinventé (« *das jedesmalige Sprechen* », le parler chaque fois singulier). À partir de là, les antinomies s'enchaînent : universel et singulier (universalité des singuliers), concentration (tel idiome) et décentration (pluralité indéfinie), convergences et divergences ; c'est à ces croisées de contraires qu'émerge et s'impose le concept de « langue », hybride fécond de langage et d'idiome. Du coup, la vieille loi du rapport inverse entre extension et compréhension s'annule et se renverse : la compréhension va de pair avec l'extension, dans un rapport de compétition indéfiniment relancée. L'universel ne règne plus au-dessus des singu-

liers : il vit de leur concertation différentielle. C'est là l'une des voies les moins acceptables pour le philosophe, y compris le philosophe « critique », soucieux de sauver l'exigence « transcendante » que, ce faisant, Humboldt prend le risque de trahir.

c. En d'autres termes, « langue » signifie un invariant de variations poursuivies sans terme assignable, selon l'ordre extensif (tous les idiomes de la planète dès lors reconnus dans leur égale dignité), et l'ordre « intensif » (la puissance immanente à tout parler dans l'instant même de sa mise en œuvre). Immanence « formelle », mais selon une formalité telle qu'elle sature tout le champ du dicible en le distinguant de l'ordre simplement pensable. Ce dernier ne se possède pleinement que dans l'isolement qui en maintient la forme (pure obligatoirement) à l'écart de son double (sa « matière »). Le dicible, plus exactement le dire, ne vit que de la dynamique formatrice qui l'habite et le pénètre : forme « interne », puissance formatrice, prise de forme (« *Formung* ») qui s'engendre et se régénère à partir des tensions qui la travaillent. Humboldt porte ici à son accomplissement l'adage classique : « *forma dat esse rei* ». Mais pour bien l'entendre, on se permettra de reprendre la glose qu'en donne Nicolas de Cues :

Cet énoncé manque de précision : car il n'est pas de chose à laquelle la forme donne l'être, puisqu'il n'est rien qui ne soit sinon par la forme. Il n'est donc pas de chose qui reçoive l'être de la forme ; elle serait alors avant d'être ; mais dire que la forme donne l'être à la chose c'est dire que la forme est l'être même en toute chose qui est.

(N. de Cues, 1989 : 654)

Humboldt ne dit pas autre chose :

À l'intérieur d'une langue, il n'est de matériau (Stoff) que de manière purement corrélatrice... Que les rapports changent, et ce qui, ici, est matériau, devient, là, forme... En toute rigueur, il ne saurait y avoir, à l'intérieur de la langue, de matériau privé de forme...

(Humboldt, 1974 : 186)

La langue n'est pas seule en lice ici, elle consonne avec l'œuvre d'art, mais à coup sûr l'adage trouve, avec la langue, sa pleine application : forme introuvable ailleurs que dans ses effets constamment relancés, infatigables. Avec cette précision supplémentaire qu'exige l'universel dont on a parlé plus haut : pleinement immanent, il se trouve éman-

cipé de tout « *tertium comparationis* », de toute instance en surplomb (Dieu ou le Sujet logicien) qui en ordonnerait le déroulement. Livré à sa pleine possibilité d'inventer, le dire ne peut plus être exposé au soupçon d'« arbitraire » qui suppose toujours un arbitre détaché et sourcilieux. Renversement paradoxal : c'est la « caractéristique universelle » qui tombe désormais sous le coup d'un tel soupçon : le choix des signes, l'ordre de leur composition et de leur étagement ont-ils été bien faits ? Il n'y a pas de malin génie des langues « naturelles » (idiomes) qui s'emploierait à les rendre difformes. Leur être n'a pas un envers qui les condamnerait à devoir justifier leur devenir infatigable.

d. Pas de malin génie, soit ; mais un génie sûr de lui, triomphant à tout coup et qui en garantirait le trésor immaculé, génie tutélaire, garant d'une providence sans défaut ? Ce qui supposerait le déploiement sans heurts de potentialités données dès l'origine. Or de ce qui précède il suit que la langue est un champ de forces contrastées, travaillé de tensions et de pulsions multiples. Au sein de chaque langue, la « forme interne » n'est pas une substance compacte ou un capital constitué (« *ergon* »), mais une dynamique (« *energeia* ») qui s'affirme dans une structuration (*Gliederung*, articulation) complexe (verbe — littéralement : auto-activité positionnelle, bien différente du « être » retenu par les logiciens — pronoms, conjonctions, corrélation entre son et concept, etc.). Ce « dedans » ne connaît pas de délimitation stricte, il a du mouvement pour instruire un dehors qui lui est associé, le prolonge en réagissant sur lui ; entre autres, une grande instance : la dualité Je/Tu, le couplage d'« interpellation » et de « réplique » (*Anrede/Erwiderung*) ; sur fond d'affrontement constamment relancé entre les sujets parlants et les objets du monde. L'action continûment réciproque entre ces différents moments instruit un procès dont la clôture est inassignable et les opérations non saturables. On a ainsi un drame à deux instances polaires, *Denkform* (pôle du penser) et *Weltform* (pôle du monde) interdites de recouvrement par l'action (anarchique ?) de l'acteur médian, *Sprachform* (forme de langue), travaillé par des tensions qui se répercutent sur elles en les retenant de rejoindre le rêve qu'a imaginé pour elle une logique pure : logodivée (pensée pleinement saturée) et cosmodivée (univers totalement ordonné). Où la puissance médiatrice (langue) n'est pas en reste : solidaire des deux pôles multiformes qui la flanquent, elle éclate à son tour dans tout l'espace compris entre la puissance universelle immanente à tout par-

ler (*Sprachkraft*) et la réalisation de l'acte de parole radicalement singulier qui fait qu'en toute rigueur chaque individu parle sa langue. Pour elle non plus il n'est pas de glossodicée (« langue bien faite »). L'être de la langue est dans son devenir inexhaustible et toujours recommencé.

Aussi la grande question ne concerne-t-elle pas l'« arbitraire », comme on l'a noté un peu plus haut, mais la « contingence » qui en est l'envers positif. Contingence radicale, à entendre comme événement qui advient sans autorisation ni justification normative préalable. Humboldt écrit textuellement : « (La langue) surgit de la bouche d'une nation, tel un *prodige* véritable, inexplicable... » (1981 : 123). Littéralement : *Wunder*, miracle, merveille ou, en moins ampoulé, prodige, terme maintes fois repris plus tard par Cassirer, terme limite pour exprimer l'imprévisibilité, l'absence de préalable, naturel ou catégoriel, qui commanderait par avance la profération actuelle. La langue est « sans pourquoi », sans « raison suffisante » qui la fonde et l'ordonne. Son origine est dans son invention effervescente, ou son surgissement inattendu, dans la surprise de son improvisation à la fois disruptive et illuminante, révélation fulgurante et sans alibi. Elle n'est en toute rigueur que le contrecoup des impulsions qui la bousculent, faire et défaire indémêlables, par quoi elle se fait idiome de part en part, en chacun des éléments qui la manifestent.

e. Mais c'est là une mouvance difficile à tenir et qui se heurte aux positions respectives des langues entre elles, à leur statut propre de telle langue renvoyant à tel peuple, dotée d'un nom « propre » et d'une histoire qui se déploie dans un temps large face à d'autres, passées ou présentes, possédant les mêmes caractères et revendiquent le même droit à dire le monde. De là une tension entre l'égalité de « droit » de toutes les langues (égalité des différences) et leurs réalisations historiques de fait (différences concrètes, inscription d'histoires de hauteurs divergentes). Ce qui ramène presque invinciblement la question de leur distribution selon un ordre hiérarchique. C'est à cette question que sont consacrées les dernières pages de l'*Introduction à l'œuvre sur le Kavi*. Pages tourmentées où le discours oscille constamment entre le refus d'assigner des mérites distincts et la tentation affleurante de reconnaître des effectuations meilleures. En un mot, s'y fait jour une tentative de typologie dans laquelle — mais est-ce un hasard ? — les langues issues du sanscrit (indo-européennes) tranchent par la souplesse et la plasticité atteintes en elles par le potentiel langagier de

l'homme, dans une sorte de stratification à la Cuvier, avec des « formes-moules » dotées de vertus éminentes. On sait assez à quels excès pathogènes a pu donner lieu par la suite (langues indo-germaniques) une telle consécration. Notons tout de même qu'il s'agit là d'une excroissance située en aval de Humboldt qu'on créditera d'une pensée infiniment complexe, rebelle à ces déviances. Il n'empêche : ces remous mêmes sont l'indice d'un retour à une raison des langues qui les révélerait toutes solidaires d'un projet commun, le grand œuvre du langage où la raison retrouverait ses marques originaires, par-delà les dispersions spatio-temporelles.

2. Deuxième témoin : Ferdinand de Saussure. Langue contre langage : la désubstantialisation poussée jusqu'au bout

a. Pour y atteindre, il faut commencer par suspendre le *Cours de Linguistique Générale* dont l'ordre présomptif a fait écran au questionnement, aux doutes et aux angoisses qui en sont l'envers natif et négatif. On admettra donc, sans plus attendre, que le *Cours* tel qu'il est publié en 1916 est dû à la piété de disciples fervents soucieux de livrer à la postérité le « système » que le maître n'a pas pu ou pas voulu élaborer lui-même, alors même qu'il était hanté par les questions qui le sous-tendent. C'est cette perspective qu'explore le livre de Johannes Fehr (2000), où on peut suivre le travail patient, minutieux, de déconstruction du *Cours*, à partir des Notes autographes de Saussure. C'est à lui que nous empruntons l'essentiel des propositions auxquelles nous allons nous risquer.

b. Ce qui exige de procéder à une inversion de l'ordre du Cours, en remplaçant au premier plan les considérations géo- et ethno-graphiques reléguées par les éditeurs à la fin du livre. Au principe des angoisses de Saussure, il y a le fait, massif, des multiplicités. Externes tout d'abord, consacrées par l'aphorisme, banal en apparence, et fondamental, sur la « variété dans l'espace » :

Les sauvages mêmes ont cette notion ; c'est cette diversité qui fait prendre conscience aux peuples de leur langue. Peut-être autrement ne s'apercevraient-ils pas qu'ils parlent. (*Ibid.* : 54)

On est tenté de corriger : les sauvages surtout. C'est nous, modernes, civilisés, qui tenons à l'unité du langage, concrétisée par la suffisance

de la langue que nous parlons. Mais si parler engage autre chose que le cri animal, c'est parce que les parlers sont divers, proférés par des groupes (« nations ») singuliers. Uniforme et homogène, le parler s'abolirait dans l'indifférence d'une naturalité anonyme. Encore n'a-t-on affaire là qu'à la forme anodine de la « diversité » ; elle se redouble et se renforce de la variation interne qui traverse chaque langue, à chacune de ses opérations ; nous tombons cette fois sur la « différence », irréductible, constitutive en quelque sorte :

Il n'y aura jamais un seul fragment de langue qui puisse être fondé sur autre chose comme principe ultime que sa non-coïncidence... avec le reste. (*Ibid.* : 140)

Ce qui se retrouve dans l'énoncé du *Cours* où il est dit que la langue est une « forme » et non une « substance » ; par quoi Saussure fait écho, sans doute sans le savoir, à la forme « formante » (*Formung*) de Humboldt qui ne s'institue que par la projection indéfinie de relations « formelles » portées par le mouvement de la parole en liberté, vibrant dans un espace ouvert, sans éther porteur.

c. Ce sont alors tous les principes de positivité qui se défont. La « langue » s'abstrait — littéralement : se retire — de ce qui pourrait lui conférer consistance et donation assurées. Ce que marque la « première bifurcation », la coupure entre langue et parole, « deux routes qu'il est impossible de prendre en même temps » (*ibid.* : 148) ; celle de la langue mène à des régions arides, sans garant tutélaire. Absence d'initiative, pas de « connexité naturelle » ni avec les choses (nomenclature objectale), ni avec l'idée (conceptualité idéale), ni avec une volonté législatrice (convention délibérée). De retrait en rature, ne reste plus qu'à risquer la thèse de « l'irraison même, c'est-à-dire qu'il n'y a ici aucune raison fondée sur la nature des choses... » (*ibid.* : 131). Thèse corroborée, relancée par la note, défaitiste à première vue, sur la conviction que « quiconque pose le pied sur le terrain de la langue peut se dire qu'il est abandonné par toutes les analogies du ciel et de la terre » (*ibid.* : 50). À entendre avec toute la gravité requise ; car, avec l'analogie — précisons : analogie « externe », différente d'une « analogie interne », équivalent de « forme interne » —, on tient la promesse du rassemblement, fût-il différé, du disséminé dans l'unité qui le justifie et le sauve. Si le disséminé persiste, alors la langue est à jamais abandonnée des dieux, livrée à une errance sans horizon défini. Dans

sa polémique contre Kant, Hamann stigmatisait une « *babylonische Architektonik* ». Avec Saussure, on est dans le non babélique absolu : fin du rêve de l'unité sans fissure s'élevant jusqu'au ciel. On débouche alors sur une *glossologie* négative (comme on dit « théologie négative ») : de la langue on ne peut dire que ce qu'elle n'est pas, une trame d'opérations sans opérateur ni direction attitrés.

d. C'est cette négativité que traduit le glissement, insensible et invincible, de la linguistique à la sémiologie, c'est-à-dire au discours attentif aux structurations à la fois denses et fissurées, faites de déplacements aléatoires, sans structures préétablies. Sa « grammaire » impose le renouvellement de tous les termes usuels. Schématiquement, on a une morphologie faite de « signes », éléments minimaux sans épaisseur propre (« nullité interne », *ibid.* : 142) et sans nombre défini, simple moment différentiel des syntaxes momentanées dont ils sont les opérateurs renouvelables, selon des combinaisons sans équilibre assigné. Le donné (patent) y est bordé par du latent, l'actuel par le virtuel, le présent par l'absent, sans programmation préjudicielle (« complication centuplée », *ibid.* : 117). Invariants temporaires et variations instantanées (« un signe se différencie par... procédé aveugle : infailliblement, il s'attache un sens à cette différence *qui vient de naître* » — souligné par nous —, *ibid.* : 126). Tout est toujours naissant, émergent, éruptif : valeurs sans capital engrangé et gageant. Moment de vérité du sémiologique : la synchronie ; ou mieux : la condensation synchronique, contraction maximale et instantanée qui, tranchant fictivement dans le divers des variations, en dévoile la logique latente, dualité immanente de continu et de discontinu.

En répétant pieusement le terme de « système » dont de fait use Saussure, on s'expose à tomber dans la « faute de subreption » qui « attribue de la réalité objective à une idée qui sert simplement de règle » (Kant), et on s'interdit de voir que ce système fonde seulement un ordre d'« irraison », inverse de l'ordre canonique de la raison enveloppante et fondatrice qui s'est décernée à elle-même le titre de « suffisante ».

3. Troisième témoin : Gustave Guillaume. Vers une glossologie positive

a. « Lecteur dès son apparition du CLG de Saussure, il nous a semblé... que la tâche de la preuve et de l'explication complète en la matière [sc. le système] était un legs du maître à ses disciples » (Guillaume 1964 : 221).

Ce legs, le disciple entend bien en faire une ardente obligation qui, de fait, définira la ligne de conduite et le labeur de toute une vie ; mais, d'entrée de jeu, à partir d'un réquisit — le « système » — qui n'est peut-être pas sans retentissement sur ce labeur même. Guillaume s'y voue avec obstination, au nom d'une fidélité résolue au projet posé sans détours et indocile au « maître » qui l'a revendiqué sans le réaliser. De là découle le parti pris qui commande les analyses à venir : on rappellera quelques-unes des grandes options du discours guillaumien, mais sans s'y attarder, en évitant du même coup de répéter les analyses et les commentaires suscités par l'école qui s'en réclame, et en concentrant l'attention sur les failles ou les dérives qu'entraîne, à nos yeux, le parti pris délibéré de constituer le système laissé en déshérence. Car c'est là que l'essentiel se joue. Chez les deux témoins déjà rencontrés, le système est également absent, autant du côté de la longue traversée des langues et de leur puissance de révélation multiforme de l'esprit humain (Humboldt) que du côté de la réduction continue de ces potentialités à l'espace raréfié de la sémiologie (Saussure) ; positivités amplifiantes, mais éclatées, d'un côté, négativité ascétique et désespérante, de l'autre : les deux entreprises se rejoignent dans une hantise, voire dans la postulation, du système que leur radicalité respective se condamne à rendre impossible ou à laisser vacant. La tâche de Guillaume apparaît alors clairement : il s'agit d'inverser les signes de cette conjonction et de l'amener à dévoiler la positivité pleine qu'elle contient, en allant le plus loin possible dans cette direction, c'est-à-dire « à une systématisation intégrale de l'acte de langage » (Jacob, 1967/1992 : 99). Ce projet est ambitieux. Mais on ne manquera pas de questionner les termes dans lesquels il se traduit ici. Car comment ne pas détecter l'antinomie qui transit ses deux moments : systématisation, qui plus est intégrale, donc achevée, et acte de langage — ou mieux encore : de parole — qui implique événement singulier, « surgissement » à la manière d'un « prodige » (pour reprendre

les termes de Humboldt, cf. *supra*, Wunder, 1981)? Il est tentant de tout mettre en œuvre pour parvenir à leur coïncidence. Mais peut-on faire plus que de la rêver, en effaçant l'écart qui maintient une distance, sinon une séparation, entre les deux pôles?

b. On se contentera ici de solliciter et de questionner quelques-unes des options théoriques de G. Guillaume. Il s'agit en un sens pour lui de conjuguer les événements *des* langues (en gros Humboldt) et la structure (négative, « absente ») de *la* langue (en gros Saussure), en les traversant pour parvenir à dégager la dynamique synchronique immanente en tout acte langagier posé à égale distance d'une intemporalité abstraite et d'une temporalité lâche; ce qui dévoile une temporalité productrice fondée sur le couplage de termes réputés antagonistes et statiques : puissance et effet, langue et discours se provoquent et se renforcent de leur corrélation étroite qui conditionne une opérativité constamment sous tension. Il importe alors d'en retraduire la complexité en produisant les schèmes qui explicitent le « mécanisme » des opérations à l'œuvre dans la trame de la parole. Ce qu'on obtient en s'aidant de graphiques destinés à exhiber les articulations à l'œuvre en tout acte de parole, et tout spécialement le jeu des itérations qui ordonnent les dualités canoniques (par ex. langue/parole); visée double : les démultiplier pour les recombinaison selon des figures géométrisées, censées dévoiler les processus réellement à l'œuvre dans la langue. Cette entreprise ne manque pas de panache, autant par la rigueur du projet que par la netteté des configurations qui le rendent visible.

c. Mais c'est aussi là que surgit un problème manifeste ; déplier, déplier, soit, mais pour très vite « compliquer », au sens de synthétiser, au risque de convertir les synthèses construites en image fidèle du « système de systèmes » dont la langue est lestée en tant qu'elle exprime « l'intégralité du pensable » (Guillaume, *ibid.* : 240). On a là une inversion de la négativité saussurienne, la reconversion de l'« irraison » en raison positive, assurée de la plénitude de sa puissance. Dans ce retour à un principe de raison, on retiendra trois moments révélateurs et qui ne manquent pas de faire problème.

- « La loi de la meilleure convenance », énoncée à propos du verbe « aller » (*ibid.* : 123), mais en droit extensible à d'autres cas de figure; où on pressent la proximité de Leibniz (harmo-

nia : *diversitas identitate compensata*), ce qui induit la postulation de la « simplicité des mécanismes linguistiques » (Jacob, *ibid.* : 96). À quoi on a objecté que s'y présume l'effacement « du sujet anthropologique », reconnaissable à ses manques et à ses ratages, au profit d'« une instance logique » (Gardès-Madray, 1988 : 69-70). Mais « ratage » pourrait aussi vouloir dire improvisation, innovation, les sinuosités d'une pensée et d'une parole qui s'embarrassent et se cherchent ensemble, par quoi le « pensable » et le « dicible » témoignent de leur étroite complicité.

- Humboldt est crédité par Guillaume d'avoir soutenu que « les lumières de la fin éclairent les ténèbres du commencement ». Un tel énoncé est, sauf erreur, introuvable et, en droit, difficilement plausible. Il est, en revanche, parfaitement attesté chez Schelling : « Le commencement n'est clair qu'à la fin, à la fin se montre ce qui était au commencement » (traduction de X. Tilliette, 1970 : 413). Mais il s'agit, en ce cas, de mythologie, et plus encore, d'une « philosophie de la mythologie », de cette raison d'avant la raison qui met en mouvement, à travers le jeu indéfini de figures enchevêtrées et enchâssées, un processus complexe appelé à s'amplifier jusqu'à la pleine visibilité des forces qui le travaillent et l'exhaussent continûment. Pour que Humboldt puisse revendiquer une trajectoire du même ordre, il faudrait que les langues jouent toutes ensemble un jeu concertant et orienté. Cela supposerait que les langues, dans leurs différences, et les actes de langue, dans leur soudaineté, fussent invités ou forcés à se survolter au prix de s'abolir dans une déflagration universelle. L'alternance constitutive d'individualité et d'idéalité se verrait progressivement réduite, tout comme les « visions du monde » dont chaque langue est porteuse finiraient par se fondre dans un horizon commun. On a bien chez Humboldt une transversalité, mais syncopée, opérant par rebonds et décrochages, dans une synergie où le « pensable » et le « dicible » témoignent de leur étroite complicité, dans une dialectique serrée de conjonctions et de disjonctions, sans terme assignable.
- Cette proposition enfin : « Il ne peut y avoir de théorie de la langue, la langue étant en elle-même une théorie dont l'esprit est l'auteur et... qui est déjà faite dans la pensée » (Guillaume, 2003 : 3). Ce qui s'impose ici, c'est la relation réversible, en miroir, du regardant et du regardé, équivalent strict de l'intuition intellectuelle. La raison s'affirme alors comme un principe transcendant qui ne se dissi-

mule plus derrière une subreption involontaire. Le « *Sprachliche* » se trouve aimanté par le « *Denkliche* », tout comme le linguiste par le philosophe ; c'est là une tentation sans doute inévitable et qui peut n'être pas sans profit, au moins en intention, mais à condition de ne pas virer à la captation totale. C'est pourtant ce qui se profile chez Guillaume :

La diversité déconcertante des langues est du côté de la sémiologie. Du côté du psychisme, l'unité s'affirme par une limitation des différences, due évidemment à l'unité de l'esprit humain.

(*In* Tollis, 1991 : 127, n. 14)

Ces lignes ramènent le linguiste dans les parages de la première *Recherche logique* de Husserl (« Expression et signification »), en cédant à la tentation de facilité d'une dénivellation qui permet d'évacuer trop vite la complexité significative que l'entrelacement des deux versants ne cesse de provoquer. Elles traduisent ainsi la crainte des différences tout autant que la reconnaissance (« évidente ») de l'unité, appelée à remonter plus haut encore, en direction du Logos. Un qu'on ne s'étonne plus de retrouver, en position dominante, dans le trinôme « logo-psycho-mécanique ».

4. Remarques finales

La question lancée par P. Valéry à l'adresse des philosophes n'était donc pas frivole. Mais parler, comme il le fait, d'inquiétude et de menace, c'est adopter un parti pris d'ironie sceptique et présumer que le philosophe fera tout pour les exorciser, à commencer par le refus d'entendre ce qu'elles peuvent avoir à dire. Il est vrai que le linguiste peut se montrer philosophe en ce sens, quand, par exemple, déconcerté par la diversité, il la renvoie dans le purgatoire de la « sémiologie ». « Diversité déconcertante » ? Sans doute, et plus encore si on tire la diversité vers la différence pour l'oublier dans l'unité éthérée de l'esprit humain qui se condamne alors à assourdir la provocation de la langue (donnée dans les langues). De cette provocation témoigne un philosophe attentif à la langue et dont on se permet de donner une citation quelque peu contournée, mais attentive à rendre les anfractuosités de l'affrontement entre langue et pensée :

La « faculté de penser » est une instance dont le développement passe par le fait qu'elle trouve dans une langue particulière déjà hautement

et finement élaborée la possibilité d'affronter des opérations de pensée déjà pourvues de marques langagières pour opérer ensuite, en s'appuyant sur elles, une synthèse nouvelle dont nul entendement ne détenait la raison suffisante dans les états donnés de cette langue, états qui lui servent pourtant de condition nécessaire.

(Josef Simon, 1971 : 117)

Autrement dit : la langue fournit les synthèses primaires à partir desquelles la pensée est provoquée à produire des synthèses nouvelles qui n'ont jamais de garantie suffisante. Ou en plus simple encore : « C'est le particulier, non l'universel, qui est ici condition de possibilité de synthèses productives » (J. Simon, *ibid.* : 111).

C'est de ces cheminements complexes que témoignent les trois auteurs — trois inventeurs qu'on ne réduira pas à la seule appellation de linguistes — engagés ici dans une altercation solidaire et divergente, en recherche d'une raison qui reste conjecturale. Où le philosophe a beaucoup à s'informer s'il accepte de se réformer. Libéré de la chose en soi et du sens en soi, il lui incombe alors d'affronter la chose et le sens comme problème et comme tâche, sans nostalgie d'une construction babélique dont la pensée doit cesser de rêver si elle ne veut pas se perdre dans des spéculations aussi édifiantes que vaines.

Références bibliographiques

- CUES N. (de), 1959/1989, *De dato patris luminum, Die philosophisch-theologischen Schriften*, t. 2, Herder, Wien, Dietling et W. Dupré éd.
- FEHR J., 2000, *Saussure entre linguistique et sémiologie*, Paris : PUF.
- GARDÈS-MADRAY F., 1988, « Temps, langage et praxis », *Cahiers de Praxématique*, n° 10, 69-70.
- GUILLAUME G., 1964, *Langage et science du langage*, Paris : Nizet, Québec : Presses de l'université Laval.
- GUILLAUME G., 2003, *Prolégomènes à la linguistique structurale I*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- HUMBOLDT W. (von), 1821/1963, *De l'influence du caractère différent des langues sur la littérature et la formation de l'esprit*, t. 3.

- HUMBOLDT W. (von),
1836/1963, *Introduction à l'œuvre sur le Kavi*, t. 3 ; tr. fr.
1974, Paris : Seuil.
- HUMBOLDT W. (von),
1960-1981, *Werke in fünf Bänden*, Stuttgart, J.G. Cotta'sche. Buchhandlung ;
- HUMBOLDT W. (von),
1812/1981, *Sur la langue et la nation basque*, t. 5.
- JACOB A.,
1967/1992, *Temps et langage. Essai sur les structures du sujet parlant*, Paris : A. Colin.
- SAUSSURE F. (de),
1916/1971, *Cours de Linguistique Générale*, Paris : Payot.
- SIMON J.,
1971, *Philosophie und linguistische Theorie*, Berlin, New York, W. De Gruyter.
- TILLIETTE X.,
1970, *Schelling. Une philosophie en devenir*, t. 2, Paris : Vrin.
- TOLLIS F.,
1991, *La parole et le sens. Le guillaumisme et l'approche contemporaine du langage*, Paris : A. Colin.
- VALÉRY P.,
1895/1957, *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci*, in *Œuvres*, t. I, Paris : Éd. de la Pléiade, 1255.